

# LES GOUJU A MONTREAL

(Suite)

## III

## LA FARCE DU NEVEU

L'infortuné Gouju n'était pas au bout de ses peines. Montréal lui réservait encore une terrible aventure.

Pour son malheur, Gouju était entêté.

Les péripéties désastreuses de son voyage ne l'avaient pas complètement rebuté.

—Avec tout ça, se dit le paysan en se réveillant le lendemain de ce fameux rendez-vous chez Me Parcheminot, avec tout ça, je ne connais point du tout la capitale. On dit que c'est une ville de délices... Je ne m'en suis pas encore aperçu..

Mais il faut croire que j'ai eu la guigne comme dit l'autre... Peut-être bien qu'en essayant une autre manière je serais plus heureux. Après la pluie le beau temps. C'est comme qui dirait un épi dont je ne connais que la racine. Peut-être bien qu'en remontant la tige, je trouverais le grain ?...

Et Gouju, satisfait de sa comparaison, heureux de se prouver à lui-même qu'il avait de l'esprit quand il voulait s'en donner la peine, Gouju sourit béatement en fendant sa bouche jusqu'à ses oreilles tandis que ses petits yeux clignotaient avec un regard finaud.

Et il reprit son soliloque :

—Voyons, avant de reprendre ce satané chemin de fer et de rejoindre notre chez nous, je voudrais bien voir un peu ce que c'est que leur Montréal. Puisqu'il y a tant de gens ici, c'est qu'ils doivent s'y trouver bien, pas vrai ? Foi de fermier, je serais curieux de voir un peu leur manière de se divertir. Ça ne doit pas être la même que celle des gars de notre pays ! Et puis, j'ai ici un sacrifiant de neveu que je suis bien obligé d'aller visiter avant de m'en retourner. Autrement je ne serais point poli... Et il m'en voudrait, le gars !

Ayant ainsi raisonné, Gouju s'habilla.

Il ne comptait prolonger son séjour dans la capitale que d'une journée seulement.

Mais cette unique journée — aurore de délices ! — était une extraordinaire concession que le fer-

mier faisait à un soudain désir d'amusement qui lui était venu.

L'honnête Gouju, au lieu de rester fidèle à sa vertu, s'était mis dans la tête de "rire un brin," si c'était possible, avant de regagner sa Lapinière.

Il avait tort.

On doit fatalement se voir puni quand on abandonne le droit chemin.

A la vérité, l'air de Montréal grisait le fermier.

Les lumières, le bruit, le monde, le mouvement immense de la ville, tout cela l'éblouissant, l'étourdissant, l'entraînant, exerçait sur lui un attrait bizarre et irrésistible.

Dans le sentiment complexe qui animait Gouju, il y avait d'abord de la peur, de l'envie de fuir, et puis l'attraction de l'inconnu, du danger, l'envie de se brûler à la fournaise.

Ce mélange de sensations produisait chez lui un complet ahurissement.

Mais en cet ahurissement, dominait, tenace, la tentation de voir du nouveau.

Gouju aspirait au repos, au calme bienfaisant de la Lapinière, et, victorieuse, la terrible machine Montréalaise l'avait saisie dans son engrenage.

Autrement, déjà si éprouvé pour son premier voyage, le paysan eût fui en hâte, avide d'échapper à de nouvelles et cruelles persécutions.

Mais une force invisible le retenait.

Gouju n'eut pas l'énergie d'y résister...

Que celui qui, comme Saint-Antoine, ne céda jamais à la mauvaise tentation, lui jette la première pierre, — s'il en a le courage !...

Pour nous, nous nous bornerons à plaindre notre infortuné héros.

Et nous allons le suivre chez le jeune et joyeux Alcibiade Flamméhard.

Ainsi se nommait le neveu de Gouju.

C'était un excellent garçon, jovial et bon enfant, gai compagnon, camarade dévoué, sobrement travailleur.

Flamméhard n'avait que deux défauts, — et encore, sont-ce bien des défauts ?...

1<sup>er</sup> Il était farceur jusqu'à la rage, ne reculant devant rien pour arriver à l'accomplissement parfait de ce qu'il appelait une bonne blague.

Il affectionnait d'une façon spéciale la bière et autres liqueurs.

Mais cet Alcibiade n'était qu'un affreux polisson qu'il ne faut pas écouter...

Au demeurant, nous l'avons dit, un des meilleurs garçons de ce siècle.

—Va t-il être content de me voir, le gars ! exclama Gouju en mettant le pied dans la rue.

Cette pensée était au moins présumptueuse.

Mais Gouju ne s'y attarda pas.

Il réfléchit qu'il ne connaissait pas son chemin et que, pour s'éviter de pénibles déboires, il était important qu'il se le fit expliquer minutieusement.

Il aborda donc un marchand des quatre saisons, dont la figure pleine, rose, réjouie, lui inspira confiance, et il formula sa requête :

—S'il vous plaît, l'ami, vous ne pourriez point me fournir un petit renseignement ?

—Dix si vous voulez, pourvu que je sache de quoi il s'agit. Qu'est-ce que c'est ?

—Voilà ce qu'il y a. Je voudrais aller voir mon neveu, mais je ne sais pas où il demeure...

—Diable ! Savez-vous comment il s'appelle, au moins ?

—Oui, bien. C'est Alcibiade Flamméhard.

—Un beau nom.

—Nous sommes tous comme ça dans la famille. Je sais même où il travaille. Je le trouverai là.

—Et où travaille-t-il ? demanda le marchand, amusé par la naïveté de son interlocuteur.

—A la Longue Pointe, répondit placidement Gouju.

Le marchand se mit à rire.

—Ma foi, dit-il, il n'y a pas grand inconvénient à ce que vous y alliez !

—N'est-ce pas ? fit candidement Gouju. Vous comprenez les choses, vous... Alcibiade se fait médecin... Il est... Comment donc ?... interne là-bas.

—A l'Hospice des aliénés ?... Je sais : vous allez lui demander consultation ? Prenez garde qu'il ne veuille vous garder près de lui !...

—Oh ! non point ! riposta le paysan. Il sait bien que j'ai besoin de retourner à la Lapinière.—Alors quel chemin qu'il faut que je prenne pour aller à la Longue Pointe ?

—Vous n'avez qu'à suivre la rue tout droit jusqu'à la rue Notre-Dame. Là, vous trouverez le tramway qui y conduit.

—Grand merci !

—Pas de quoi.

Et Gouju, tout fier de savoir ce qu'il désirait, la face souriante, s'éloigna, pendant que le marchand des quatre saisons se remettait à

pousser sa voiture, égayé par le paysan.

Une heure après, Gouju arrivait sans encombre au terme de son voyage.

—Ah ! mon oncle ! s'écria l'interne qui, justement (la chance paraissait favoriser Gouju), était de garde ce jour-là, ah ! mon oncle !... Quelle agréable surprise !... Que je suis donc aise de vous voir ?...

Et, pour témoigner sa joie, l'exubérant Flamméhard sautait au cou du paysan, le bousculait, le remuait, l'empêchait de parler...

Gouju parvint enfin, non sans peine, à se dégager. Et, ayant respiré bruyamment :

—Ah ! garçon, dit-il, ça me fait bien plaisir aussi... T'es un brave neveu...

—Je vous crois !

—Je me suis dit comme ça : Je ne peux pas quitter ce Montréal sans aller voir Alcibiade !... Et je suis venu !... Mais sais-tu que te voilà en train de devenir un monsieur, pas vrai ?... Tu reluis sur toutes les coutures ?...

—Peuh ! fit Flamméhard avec dédain, je suis simplement en tenue de service.

Et il entraîna Gouju.

—Figurez-vous, continua-t-il que je serais bien mieux nippé si j'étais riche..., mais c'est la galette qui me manque !

—La galette ?...

—Oui, l'argent... Ces jours-ci, je suis serré... Mais puisque vous êtes là, me voici sauvé !... Je parle que vous êtes venu exprès pour me prêter quelques louis !...

A ces mots, Gouju fit une vilaine grimace.

—Eh ! là ! garçon, dit-il, mais non, tu te trompes.

La physionomie de Flamméhard prit un air de désappointement comique.

(A suivre)

Nous avons vu souvent cette épitaphe :

X..., décédé le jour de sa naissance.

Mais c'est seulement dimanche dernier que nous avons vu celle-ci :

Ci-gît

PAULINE LEFEBVRE,

née le jour de sa mort.

DU VIN ! DU VIN !

Demandez et buvez les vins de Ste-Emélie : ils rejoignent le cœur et fortifient l'esprit.

J. S. AYBRAM,  
Ste-Emélie, Joliette, P. Q.

Boulevard St-Lambert